

La Vie à Paris

Ce ne sont pas les événements qui manquent, et la semaine aura été étrangement dramatique. Un roi qui meurt assassiné dans la ville où il était entré triomphalement; un ministre qui tombe pour avoir voulu assainir le suffrage universel; l'angoisse des armements nouveaux; une crise politique venant compliquer et, pour quelques-uns, reculer les vacances de Pâques; l'ouverture des premiers Salons de peinture; le congrès de l'éducation physique nous donnant le spectacle de l'agilité et de la vigueur humaines; voilà bien des sujets de préoccupation et de conversation, et je crois bien que c'est l'assassinat du roi Georges de Grèce qui a fourni le plus de propos à ce Paris toujours affamé de nouvelles.

Le roi de Grèce était, à dire vrai, une figure tout à fait parisienne. Il aimait la grande ville où il pouvait passer quasi inaperçu, élégant et charmant, se promenant par les rues comme un amoureux de la flânerie. On le voyait s'arrêtant aux devantures des boutiques, regardant les gravures et les livres, humant la "parisine" avec le véritable contentement d'un souverain en liberté, d'un roi en vacances. Il adorait nos théâtres. A la Comédie-Française, il arrivait parfois sans se faire annoncer, prenait sa place au bureau et écoutait, du fond de sa loge, le spectacle.

C'était un ami des lettres, un artiste, et tout justement à Athènes il entreprit de fonder un théâtre national sur les bases de notre Comédie. Ce lettré était devenu un soldat. Un de ses derniers portraits nous le montre chevauchant à Salonique, où il devait trouver la mort. Victorieux, il allait jouir de ses victoires. Le destin ne l'a pas voulu, et le coup de revolver d'un fanatique ou d'un déséquilibré l'arrêta en chemin.

Quelques temps avant cette guerre balkanique dont les derniers coups de canon ne sont point tirés encore, le roi Georges était venu à Paris dans un but évidemment politique. Il ne s'agissait plus seulement de promenades sur les boulevards ou dans la rue de la Paix.

— Que vient donc ici demander le roi de Grèce?

A quelqu'un qui posait la question, un haut personnage du gouvernement français répondait en souriant:

— Ce qu'il vient demander? Des îles!

Grâce à la bravoure de son armée, le roi allait avoir non seulement des îles, mais d'autres territoires, et la chute de Janina, la ville légendaire du farouche Ali Pacha, donnait à son règne une auréole éblouissante. Alors un homme passe, prend une arme dans sa poche et tire. Tout est dit. Le roi victorieux, aimé et acclamé, n'est plus qu'un cadavre. Un déséquilibré a travaillé ou cru travailler peut-être à rompre l'équilibre européen.

Déséquilibré! C'est bientôt dit, et l'exécute ou l'explication du crime devient vraiment trop facile. Déséquilibré, déséquilibré, celui, celui qui ont perdu l'équilibre mental. Et la science ajoute que les criminels sont plus ou moins des déséquilibrés.

Aussi bien en arrive-t-on, pour un peu, à les plaindre. Malades, irresponsables, hallucinés, persécutés. Pauvres gens! Le malheureux qui devient leur victime ne compte pas. Pourquoi se trouve-t-il sur leur chemin? Pourquoi a-t-il refusé d'écouter ce solliciteur irrédicible qui se colle à lui et fait d'une promesse un supplice? Pourquoi n'a-t-il pas répondu à l'absurde pédition de quelque mendiant visionnaire? Il tombe. On le porte à l'hôpital. Le meurtrier sourit. Il se cache. Il a fait son œuvre. Il prend une pose de justicier. Que voulez-vous? C'est un "déséquilibré". Le déséquilibré a droit au meurtre, droit à la pitié. Il a tous les droits, le déséquilibré. Seul, l'homme sain, l'homme bon, le brave homme mérite les reproches de la foule. Pourquoi s'est-il fait tuer? On ne lui trouve pas de circonstances atténuantes. Pourquoi joste-t-il le rôle sacrifié, le rôle de la victime?

Je recevais ces jours derniers, à propos d'une phrase que j'avais écrite, une lettre de très aimable protestation d'un lecteur qui me reprochait d'avoir dit: "Il faut songer à refaire les âmes avant de songer à faire des muscles".

Mon correspondant me faisait très aimablement remarquer que les âmes viriles habitent les corps robustes, et me rappelait tout naturellement le vieil adage tant de fois cité: "Mens sana in corpore sano".

Il est certain que l'athlétisme, les sports, les exercices physiques ne fabriquent pas des déséquilibrés. La vue des groupes divers qui prennent part au con-

grès de l'éducation physique — jeunes gens, jeunes filles, sociétés de gymnastique, écoles de soldats ou de marins — le prouve eloquemment. Eloquence du fait. Ce temps-ci a sonné la diane de la renaissance physique. En mourant, un vieux médecin, qui fut illustre, disait à ses confrères accourus à son chevet: "Je laisse après moi trois grands médecins..." Et comme ils étaient trois, ils saluèrent, touchés et satisfaits. "...Oui, dit le mourant: l'exercice, la diète et l'eau." L'exercice est encore le plus puissant de ces trois docteurs. Il y a vingt-cinq ans, en octobre 1888, que la Ligue de l'éducation physique fut fondée par l'homme qui avait prouvé, en son premier, dans ses livres, ces exercices qu'il allait faire entrer dans nos mœurs scolaires.

André Laurie (tous les collèges et tous les professeurs ont lu ses ouvrages: "La Vie de collège en Angleterre, en France, en Allemagne," etc., etc.) avait eu l'honneur de combattre pour la cause de l'éducation physique dès 1878, dix ans avant la fondation de la Ligue, et c'est lui, c'est Paschal Grousset (dont Laurie et Philippe Daryl étaient les pseudonymes) qui, après avoir fondé cette ligue, laissa à d'autres le soin de la développer. Ne demandant rien pour lui-même, il regardait en quelque sorte fleurir et fructifier son idée.

Non content d'introduire en France ces jeux de plein air qu'il avait vu pratiquer par la jeunesse anglaise, Paschal Grousset en avait recherché les origines dans le passé de notre civilisation. Et il avait su ressusciter leurs anciens noms. Par lui de vieux mots tels que: "lendit, barrette, mail, paume au filet," avaient ainsi repris leur place dans la langue courante, et M. Michel Bréal signalait alors avec intérêt cette floraison nouvelle de termes oubliés depuis des siècles. On a depuis imposé aux lycéens des noms anglais, maintenant adoptés, et c'est dommage. Notre "vieux parler" valait mieux. Mais qu'importe? La vérité est que c'est André Laurie qui réclama, popularisa l'éducation physique dans les lycées, et il ne me déplaît pas de rappeler l'œuvre et le labeur de Paschal Grousset à l'heure où ce congrès du muscle et de l'énergie est à Paris un événement international et nous console — et nous préserve — des déhiles et des dégénérescences, ces périls humains, ces dangers vivants et ambulants.

Il est ainsi des précurseurs dont on oublierait trop facilement les noms. Et ce que fut Paschal Grousset pour l'éducation physique, le vieux Caristie Martel le fut, à son heure, pour l'art dramatique. On sait quelles modifications ont apportées dans notre vie parisienne les "matinées théâtrales," et quelle place elles tiennent maintenant dans l'existence des jeunes gens et des vieilles gens aussi qui ne peuvent guère aller écouter une pièce le soir. Les matinées sont devenues non seulement une mode, mais une nécessité. Elles ont leur public spécial, fidèle, passionné, et les applaudissements diurnes sont volontiers accompagnés de bouquets de fleurs.

Ce charmant Ludovic Hatévy aimait à s'arrêter dans le grand foyer de la Comédie en venant me prendre, le jeudi, pour aller, tout en causant, à l'Académie. Il se plaisait à écouter, dans le brouhaha de ce public enthousiaste, les propos des jeunes filles prenant des notes, échangeant leurs impressions, faisant tout haut — très haut — de la critique parlée.

— Ce sont, me disait-il, des représentations ensoleillées! Eh bien, c'était Caristie Martel, l'excellent artiste, qui avait introduit en France la mode de ces matinées, qu'il avait vues réussir en Italie pendant son errante vie de jeunesse et d'art. Au retour de ses pérégrinations et de ses aventures (il avait vécu sur le Nil, en bateau, faisant des vers et rêvant), il avait donné à Ballande, le fondateur de ce "troisième Théâtre-Français" qui fut un moment célèbre (Guy de Maupassant y débuta), l'idée de faire à Paris ce que faisaient les théâtres diurnes italiens.

— Mais nous n'aurons personne, disait Ballande.

— Essayez!

Ballande essaya, et l'épreuve fut favorable. L'impressario ajouta à la pièce qu'il représentait la causerie d'un conférencier, et voilà les conférences lancées, ces conférences qui sont devenues comme une fièvre contagieuse. Le brave et bon Martel n'en était pour cela ni plus fier ni plus riche. Il avait donné l'idée, d'autres en tiraient profit. Je ne sais pas, dans le personnel dramatique, de caractère plus loyal et d'artiste plus dévoué que ce galant homme. C'était un soldat dans toute la force du terme, et la nature lui avait donné l'aspect d'un gentilhomme du temps passé, d'un hidalgo de la Castille-Vieille. On eût dit, lorsqu'il jou-

ait don Guritan dans "Ruy Blas," un "rico hombre" de Velasquez descendu de son cadre. Et en ce bout de rôle du vieux général, dans le "Monde où l'on s'ennuie," qu'il était à la fois amusant et superbe!

Il était de ces artistes de la vieille école qui ne trouvaient aucun rôle au-dessous de leur talent. "Mettez mon nom où vous voudrez," disait Frédéric Lemaitre. Je n'ai pas besoin de vedette sur l'affiche; le public saura bien reconnaître sur la scène! Ainsi Caristie Martel savait fort bien se faire distinguer, applaudir dans les personnages les moins orgueilleux. Il jouait un "second médecin" dans "Monsieur de Pourceaugnac," et toute la pédanterie railée par Molière s'étalait dans la suffisance de ce maître en sottise. Il était le coriphée d'"Edipe roi," et sa voix profonde ajoutait à l'impression tragique causée par les sinistres épreuves du "malheureux." Jamais Caristie Martel ne recula devant un devoir.

Une seule fois il me demanda comme un service de ne pas lui infliger un rôle, celui de Sanson, celui du bourreau, dans "Théramène".

— M. Sardou m'excusera, me dit-il. Mais je suis républicain, et incarner Sanson, qui n'a pas précisément donné du lustre à la République, me serait un chagrin. Epargnez-le moi!

Il eût joué, s'il l'eût fallu, un bourreau "romantique." Mais Sanson! Je lui fis grâce de cette tâche. Il m'en fut très reconnaissant.

Et — je le contais naguère — Martel était poète. Il s'était promis d'être romancier. Il avait publié en 1857 à Nice — Nice où il devait aller chercher le repos, bien des années après, — un recueil de vers, les "Billets doux d'un comédien," où il annonçait "pour paraître prochainement" deux autres volumes: le "Masque et la Lyre," poésies, et "Amours de comédie," scènes de la vie de théâtre. Ils n'ont jamais paru, ces ouvrages; mais dans les derniers jours de sa vie, Caristie Martel s'occupait de réunir ses œuvres et se proposait de réimprimer la préface qu'avait écrite autrefois pour son premier recueil Alphonse Karr, "poète laborieux".

Alphonse Karr saluait déjà dans Caristie Martel, alors jeune et superbe, le comédien romantique (et romanesque), si différent du comédien pratique et calculateur qui allait naître, qui était né. Il y avait du Briancheau inspiré et croyant dans l'air de "Billets doux d'un comédien." Et Alphonse Karr lui en faisait un mérite:

"Il n'est pas sans intérêt de voir, disait-il, un artiste rester attaché dans les coulisses et dans la vie privée: de ce temps-ci, où "Célimène" néglige de se peindre les ongles pour lire la cote des fonds publics dans sa loge; où "Hippolyte" hérité la mort prématurée qui lui permet de paillarder à temps à la petite Bourse clandestine du passage de l'Opéra, et où "Phèdre" écrit dans l'entracte à son agent de change de vendre ou d'acheter du Nord ou du Crédit mobilier."

L'auteur des "Guêpes" exagérait, et tous les comédiens de 1857 n'étaient pas des agents de change. En ces temps lointains, Provost, bon bourgeois et bon acteur, faisait sa partie d'échecs au café de la Régence et notait la perte ou le gain de sa soirée; quarante sous, parfois trois francs. Tout à côté, Maubant jouait au billard avec M. Grévy, et les parties se soldaient par de minimes résultats. On était riche alors d'applaudissements, comme Arnal était riche d'amour.

Mais l'auteur des "Guêpes," volontiers pessimiste, se montrait pour les comédiens plus sévère que Molière, et pour les poètes plus cruel encore que Platon:

"Il y a quinze ans, écrivait-il en cette préface aux vers de Caristie Martel, effrayé de voir toute une génération se jeter dans les lettres, altisté de constater qu'il ne resterait ni un lecteur au poète, ni un auditeur à l'orateur, je demandais s'il ne serait pas opportun de prendre tous les ans solennellement un poète désigné par le sort; cette chance n'aurait fait reculer aucun vrai poète et aurait éloigné de ceux qui n'y étaient attirés que par des succès et surtout des bénéfices faciles."

Le paradoxe Tera sourire, comme tous les paradoxes. Mais la sentence d'Alphonse Karr eût-elle été rendue que le brave Martel n'eût pas reculé. Il eût continué à rimer, dût-il avoir la corde au cou, comme il eût continué à jouer la tragédie, dût-il être condamné à ne jamais redire que le récit de Théramène, qu'il disait fort bien.

Ce fut un homme d'un autre temps, un croyant, un fanatique du drame et de la poésie. Il était de ceux qui déclarent qu'avant tout, pour entrer au théâtre, il faut être beau.

— L'homme ou la femme qui

pendant des années veut imposer et impose sa laideur au public mériterait un châtement, disait-il.

Il n'allait point jusqu'à la pendaison comme Alphonse Karr. Mais il eût volontiers fait "vider les planches" aux acteurs sans beauté. L'éducation physique lui eût semblé aussi utile que l'éducation littéraire pour un être destiné à charmer les yeux et les oreilles de ses contemporains.

Ces vers sont de lui:

Pour prétendre aux travaux divins de Melpomène

Il nous faudrait — avec un cœur de tourtereau —

La tête d'Apollon sur un cou de taureau!

Et ce romantique éperdu, ce tragédien convaincu était dans la vie privée le plus timide et le meilleur des hommes. Un bon bourgeois riant de rien entre sa femme et sa fille. Il songeait à sa propre existence lorsqu'il adressait cette épître à un comédien de ses amis, à un acteur de la Maison de Molière:

Après l'être amusé toi-même plus que tous

Des costumes, des cris, des rires, et des coups,

Après l'être enivré des bravos, des éloges

Qui montent du parterre et qui tombent des loges,

Tu rentres dans ton gîte, encore tout triomphant,

Et tu dis: "J'aime mieux ma femme et mon enfant!"

C'est là: "J'aime mieux ma mie, ô gué!" d'Alceste, et Caristie Martel était un peu Alceste à ses heures. Un Alceste attendri. Il s'était retiré à Nice, qu'il aimait. Il avait vu passer devant lui, arriver au sociétariat, des artistes plus jeunes que lui, plus chanceux que lui. Il ne se plaignait pas. Il faisait des conférences, donnait des leçons, disait des vers. Rimer et dire des vers était toute sa joie, toute sa vie. Parfois lorsque quelque camarade de la rue de Richelieu en représentation sur la Côte-d'Azur passait par Nice, si un acteur

manquait dans la troupe, on allait trouver Caristie Martel et on lui demandait s'il consentirait, pour un soir, à reprendre un rôle joué à Paris, à donner la réplique au sociétaire...

S'il consentait! Une flamme aussitôt passait dans les yeux du vieux tragédien.

— Voulez-vous me jouer don Guritan, monsieur Martel?

L'artiste alors revêtait son pourpoint espagnol, comme Ruy Gomez son harnois de bataille. Il reprenait la vieille épée du broteleur castillan. Il redressait sa haute taille à peine courbée par l'âge. Il redevenait pour quelques heures le comédien de la Comédie-Française, et c'était son orgueil de se dire:

— Je pourrais encore jouer tous mes rôles, si je voulais! Le vieux soldat humait l'odeur de poudre. Et je me suis arrêté non sans émotion devant cette figure d'artiste sacrifié et honoré qui n'eût pas, à mon sens, la destinée qu'il méritait et qui me disait avec tant de bonne grâce résignée:

— Ah! si vous étiez venu plus tôt! Maintenant je suis "classé". Il est trop tard!

Et voilà le printemps qui nous vient. Un printemps frileux, un printemps mouillé. Des Pâques anxieuses.

— Ou! passerez-vous vos fêtes de Pâques? Où allez-vous? Quand partez-vous?

Partir! C'est — encore une fois — le verbe que conjuguent le plus facilement, le plus communément nos contemporains. On ne vit pas, on part. On n'a pas plutôt repris ses quartiers d'hiver qu'à la première foliole apparue sur les arbres, vite on refait ses malles et l'on s'en va. Où? N'importe où. Le monde est en voyage. J'imagine que la vie d'hôtel qui se généralise en Amérique deviendra normale dans quelque temps pour tous ceux qu'un labeur continu n'attache pas à leur poste comme le laboureur à la glèbe.

A quoi bon un "home," un foyer? L'univers est vaste. Il faut voir tout ce qu'on peut voir de la terre qui tourne. Ce matin même je reçois de M. Brieux une carte postale me disant: "Demain je serai en Chine." Il était aux Indes l'an dernier. Il trouve que Paris ressemble un peu trop à son pays natal. Et se meurt dans le même cercle. Et combien de Parisiens pensent comme lui! Alors ils partent.

Au printemps, les bois de Chaville et de Meudon suffisaient à nos pères qui s'en allaient à la cueillette des lilas. Ces temps idylliques sont perdus dans la nuit du passé. La campagne parisienne n'est plus qu'une banlieue. Les usines menacent les sentiers, chassant les promeneurs, empoisonnant ce qui reste de nos forêts. Il faut aller chercher plus loin (et l'on ira de plus en plus loin) les paysages et les abris.

Et pourtant, si l'on était sage, comme on rencontrerait facilement à Paris ce pittoresque et ces coins imprévus qu'on va demander aux lointaines contrées! Je regardais hier les jardiniers planter des fleurs, les arboriculteurs émonder des arbres, place Royale, dans ce merveilleux décor que Théophile Gautier et Victor Hugo contemplaient de leurs fenêtres, l'un rêvant à Marion Delorme, l'autre songeant au capitaine Fracasse. En quel coin de cité trouverait-on un lieu plus évocateur et plus charmeur? Le printemps est, c'est de la poésie vivante dans le cadre du passé.

Le flâneur (si les autobus permettaient de flâner) qui passerait ses vacances de Pâques à "découvrir" les paysages parisiens, les coins curieux, les vieilles ruelles, les horizons, les perspectives des promenades ou des quais, celle-là, cet attendé, ce piéton, ce bayeur aux cornelles se donnerait des joies dont il ne se doute pas. Des joies de touriste. Des surprises de voyageur. Il n'est plus besoin d'aller au pôle pour éprouver des sensations d'art ou des découvertes scientifiques. Je n'en suis pas à conseiller le seul "Voyage autour de ma chambre"; mais le botaniste qui, dans un voyage autour de la place Vendôme, découvrirait et décrirait une infinité de graminées inconnues pouvait se dire, je pense, que l'explorateur apercevant la mer libre et criant victoire n'était pas plus glorieux que lui.

— Un brin d'herbe ignoré, monsieur, en plein Paris, quelle victoire!

Leverrier dut avoir un peu de cet orgueil lorsqu'il aperçut, au bout de son télescope, sa planète. Ainsi donc il ne serait pas besoin de boucler sa valise pour partir du congé de Pâques. Le printemps trouble, printemps inquiet, printemps gâté par la politique, printemps où les rivalités et les haines ont refléuri comme des primevères, printemps où les polémiques se succèdent comme les gibouilles. Mais quel! un peu de soleil, un sourire d'avril, de la philosophie et de la patience, et tout sera oublié bien vite.

Tout le printemps, le printemps vrai, le printemps fleuri, le printemps de Paris passe sous mes fenêtres dans le haquet de la fleuriste qui débite aux passants, en attendant les mugets de mai, les bouquets de violettes de deux sous.

Et voilà — fleurissez-vous, mesdames! — ce qui nous divise le moins.

JULES CLARETIE.

"CHAPEAU"

C'est au Quartier-Latin que ce surnom lui fut donné. Il y faisait son droit, en compagnie de la moitié de ses camarades de lycées; les autres étudiaient la médecine. Lorsqu'on débute dans la vie, on ne pense qu'à soigner les misères, physiques ou morales d'autrui. La plupart, du reste, abandonnent ces beaux projets au bout de quelques années et rentrent en province pour se marier, recueillir un héritage et continuer les traditions familiales.

Philibert Fontaine était un excellent garçon, aussi peu fait pour devenir avocat ou magistrat que pour être élu arbitre des élégances. Ses deux "qualités" principales étaient, en effet, une extrême timidité et une négligence excessive. Notez que son père et sa mère étaient de bons bourgeois rangés, qui s'étaient efforcés de le rendre sociable. Ours il était enfant, ours il resta en pension, ours au régiment.

— Paris le secourait! avait affirmé le papa Fontaine. Et l'on avait embarqué Philibert pour Paris, avec permission de louer un coquet petit entresol dans les quartiers neufs. Ah! le petit entresol de Philibert! Si sa maman l'avait vu! Notre timide, incapable de choisir, lous, on peut dire, les yeux fermés, une chambre quelconque dans le premier petit hôtel meublé qu'il rencontra, et la chance, vraiment, le favorisait pas.

Mme Fontaine avait offert à son unique rejeton une superbe malle à plusieurs compartiments. Pourquoi eût-elle l'idée d'enfourner tout au fond la brosse à habits? Philibert ne la découvrit qu'au bout de trois ans, à son heureux retour au pays natal. Si bien qu'on peut dire que s'il ne rapporta pas chez lui son diplôme de licencié en droit, ni la moindre "belle manière", il rapporta du moins de la poussière des boulevards, des cafés et de l'école. Tous ses vêtements, avaient pris un poids respectable et particulièrement son chapeau.

Sa mère lui en avait acheté un tout, à la ville prochaine, mais Philibert, dédaigneux du "tub", du melon et du feutre américain, avait tout de suite adopté un petit couvre-chef à peu près dépourvu de bords,

mais lui entrant bien dans la tête, et que notre héros possédait déjà depuis de nombreuses années. Philibert l'avait acheté dans un bazar, un soir qu'il partait pour un assez long voyage. Il avait pu "dormir avec," et cela l'avait enchanté. Un chapeau qu'on n'a pas besoin de quitter pour dorcir lui parut l'idéal des chapeaux. Il ne la quitta plus.

Au premier cours auquel il assista, il apparut coiffé de son petit mou de tout repos.

— Chapeau! cria la salle entière.

Mais Philibert et son couvre-chef ne formaient qu'un seul et même être, et ils s'installèrent sur un banc solitaire, à cent lieues de se douter que ce cri leur était destiné. Le professeur se leva et, s'inclinant vers le nouveau venu, il dit avec un bon sourire:

— Monsieur Chapeau, veuillez vous découvrir!

Le nom lui resta, le chapeau aussi: il verdit, il roussit, il grisonna, mais Philibert lui resta fidèle. "C'est mon meilleur ami", confiait-il à ses camarades de taberne. Aussi répondait-il sans étonnement à ce surnom familier: "Chapeau!" C'était un autre lui-même.

Chapeau n'eût pas d'autres histoires durant son séjour au Quartier-Latin. C'était un homme régulier. Il suivait les cours, fit des manilles, but des bocks. Il n'est pas sûr qu'il ait traversé les ponts. Il n'était pas curieux. Et puis il avait peur de se perdre. Or, il avait horreur de demander son chemin.

Il se fit cependant des amis. Il y a des êtres d'élite ou simplement de luxe, faits pour le plus brillant avenir, qui ont besoin de l'intimité de ces originaux qui supportent plutôt qu'ils ne comprennent et adoptent la vie de société.

"Chapeau" devint ainsi le copain de Raoul de Veine, un des plus brillants élèves de l'Ecole des sciences morales et politiques, toujours coiffé impeccablement, tiré à quatre épingles, et qui n'avait pas terminé ses études qu'il était déjà attaché au cabinet d'un ministre.

"Chapeau" entra donc au bercail un peu plus poussièreux qu'il n'en était parti, mais toujours recouvert de son cher "galurin". Et les jours passèrent. Après avoir fréquenté les brasseries de la rue Soufflot, il fut assidu au café de sa sous-préfecture. Il avait de quoi vivre; il vécut, sans trop savoir pourquoi il vivait. Pendant ce temps, de Veine faisait son chemin. Philibert fut élu du conseil municipal, en qualité de liste, l'année où de Veine était nommé préfet du département. L'événement flatta le brave Philibert. Toujours aussi peu sociable, il ne pensa pas, d'ailleurs, à féliciter son ancien camarade.

Or, à quelque temps de là, il surgit à la mairie une petite difficulté.

— Si nous connaissions le nouveau préfet, dit le maire, l'affaire serait enlevée en cinq minutes. Malheureusement, personne ici ne connaît le préfet.

— Pardon, dit Philibert sans trop réfléchir, c'est un de mes amis.

— Un de vos amis, monsieur Fontaine? Alors, l'affaire est dans le sac. Voici comment vous allez procéder. Vous partirez demain matin...

Et le maire traça le plan de campagne de Philibert, qui essaya de battre en retraite, proposa d'écrire mais qui, finalement, dut se résigner au voyage.

Quelle aventure! Philibert possédait toujours son petit mou, il le ménageait, ne le coiffait que pour les grandes circonstances; c'est dire qu'il l'avait sur la tête le matin qu'il franchit la grille monumentale qui précédait l'hôtel de la préfecture. Philibert avait pris de l'embonpoint. Sa tête elle-même avait grossi, si bien que le minuscule couvre-chef, toujours dépourvu de bords, avait des allures de calotte.

Philibert entra avec la décision du timide; la loge du concierge était à droite; à gauche, on pouvait lire, en grosses capitales: entrée des archives. Il fonda à gauche. Il y a un dieu pour les éfarés. Au croisement de plusieurs corridors obscurs, il rencontra un garçon galeux qui le guida poliment vers l'antichambre de M. le préfet. Arrivé à cet endroit, le jour aidant, le garçon, commença à regretter ses bons soins, tellement le visiteur "marquait mal".

— Si monsieur veut me donner sa carte?

Philibert n'avait point de cartes "sur lui". Il n'en possédait du reste point davantage chez lui. On dut lui présenter un carré de papier sur lequel il écrivit: "Chapeau."

— Monsieur n'ajoute pas son prénom?

— Il n'y a pas de prénom! affirma Philibert.

Le préfet accourut:

— Chapeau! Ce vieux Chapeau! Ah! ça me fait plaisir de te revoir... tu n'as pas changé ajouta le haut fonctionnaire en apercevant le nuage de poussière qu'il avait soulevé en frappant sur l'épaule de Philibert.

Et aussitôt commença le dialogue classique entre "labadens." De temps en temps, le préfet était appelé au téléphone ou signait des pièces que lui apportaient des employés au front plissé par la gravité. Puis la conversation reprit. Philibert avait complètement oublié le but de sa visite. Midi approchant, le préfet s'écria:

— Dis donc, mon vieux Chapeau, tu restes déjeuner?

De Veine prévint sa femme, puis, emmenant son ami dans son cabinet de toilette, surveilla ses ablutions, le brossa de ses propres mains préfecturales:

— C'est la poussière natale, hein? dit le fonctionnaire en riant.

Philibert eût été bien empêché de dire la provenance de la poussière qu'on arrachait de ses vêtements.

Mme de Veine fut charmante; le fils aîné, sept ans, ravi de voir un homme si rond, si timide, si drôle, l'emmena, après déjeuner, voir ses jouets, puis le jardin. Philibert tâta de temps en temps son petit chapeau et, à travers son chapeau, son crâne. Mais il ne parvenait ni à retrouver les termes de la demande qu'il devait adresser au préfet ni même les mots qui convenaient pour prendre congé de ses hôtes. Vers six heures et demie, le préfet le prit par le bras pour lui faire faire une petite promenade apéritive:

— Dis donc, mon vieux Chapeau, tu restes dîner?

Et Philibert dina. Après dîner, ses conversations ne cessèrent point. On fit quelques parties de billard, on fuma, on but d'une excellente vieille fine champagne et l'heure des trains passa:

— Dis donc, mon vieux Chapeau, tu restes coucher?

Et Philibert coucha. Mais, vers six heures du matin, il se leva en silence, ne toucha pas au pot à eau, de peur d'éveiller les enfants, enfoua sur sa tête son petit chapeau et fila, par les communs, sans demander son reste.

— Eh bien? lui demanda le maire quelques jours plus tard, qu'est-ce qu'il a dit, le préfet?

— Le préfet, répondit Philibert le front haut, il m'a invité à déjeuner, à dîner, à coucher. Qui peut le plus peut le moins. Le reste n'a aucune importance. Faites ce que vous voudrez, s'il y a du p'tard, j'en fais mon affaire.

Et il essaya d'enfoncer sur son crâne à bourrelet son petit chapeau de voyage, comme s'il était prêt à repartir, chargé d'une nouvelle ambassade.

Jacques des GACHONS.

JULES LALERE

IMPORTATEUR
d'Espadrilles Françaises

Confortables pour les cors et oignons. Excellentes pour la maison, le bureau et le gymnase. La chaussure la plus durable qui soit fabriquée.

734 Rue Toulouse
Nouvelle-Orléans - Louisiane
Jan 16-18

LA PÊCHE EST BELLE

AUTOUR DE
Shell Beach

ET DE
Pointe-à-la-Hache

Excursions Samedi et
Dimanche

Pourquoi Ne Pas En Faire l'Essai?

FRISCO

"THE CABINET"
CE FAMEUX GIN "FIZZ"

AU MEME VIEUX POSTE,
Coin CARONDELET ET GRAVIER.

ALBERT CADESSUS, Prop.
Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans
26-04-18